

l'empire britannique est une très bonne chose, et je suis bien prêt à leur accorder toute l'assistance possible, pourvu qu'ils méritent de l'obtenir. Mais ces nationalistes qui sont parfois considérés comme des libéraux, et quelquefois comme des rebelles et des traîtres, ne sont pas les seuls hommes pouvant être considérés comme tels. Ils le sont encore moins que les hommes mentionnés dans la citation que j'ai extraite de la "Montreal Gazette". Ce journal, en date du 4 septembre, 1915, publiait le rapport d'une entrevue donnée par sir Henry Holt, président de la Royal Bank; homme d'affaires éminent, et occupant une haute position dans le parti tory. Cette entrevue eut lieu immédiatement après qu'il fut débarqué du bateau, où il avait laissé le premier ministre, Sir Robert Borden, ainsi que M. Bennett, de Calgary—avec qui il avait traversé l'océan. Ces messieurs avaient dû causer ensemble sur le bateau au sujet de ce qu'ils avaient vu et appris en Angleterre. M. Holt a déclaré dans cette entrevue qu'il avait visité les Flandres, ainsi que la France, et que, nous dit-il à son retour à Montréal? Ses paroles méritent d'être citées, ici. En effet, vu que, rapportées, comme elles l'ont été, dans un journal tory, la "Gazette" de Montréal, organe du Gouvernement actuel, et proférées immédiatement après que M. Holt eût quitté le premier ministre du Canada et M. Bennett, l'un des chefs du parti tory, et justement à son arrivée d'Angleterre, elles doivent être l'expression de la vérité. Après avoir lu le rapport qu'en fait la "Gazette", j'en ai été peiné pour l'Angleterre, et j'ai eu raison de l'être, à moins que M. Holt ne soit un rebelle et un traître.

Voici les paroles telles que rapportées:

"Le besoin de l'Angleterre est d'avoir à sa tête un homme fort.

Un homme de fer, capable de résister aux effets corrosifs de la politique de parti.

L'appui insuffisant maintenant donné au gouvernement lui enlève en grande partie la balance du pouvoir et la grande force dont il a besoin pour combattre.

"Nous possédons déjà sur les champs de bataille la balance du pouvoir; nous avons là les meilleurs soldats du monde—des hommes capables de faire tout ce qui est possible, et qui sont cinquante fois supérieurs à leurs ennemis; mais jusqu'à ce que l'on ait trouvé en Angleterre un homme fort, à la hauteur de la situation et capable de diriger la marche de la guerre—un homme de fer, absolument inflexible et pouvant résister aux effets corrosifs de la politique de parti, qui rongent la vie publique de la mère patrie—nous ne triompherons jamais dans la présente guerre."

Sir Robert Holt, président de la Royal Bank, et de la Montreal Light, Heat and Power Company, de retour d'une visite qu'il

a faite en Angleterre et sur la ligne de feu en France, est d'avis, en premier lieu, qu'il existe un malheureux malentendu sur l'ampleur et les terribles éventualités de la présente guerre—éventualités qui ne concernent pas simplement l'empire britannique, mais aussi le monde entier; en second lieu, que nous avons maintenant les plus fortes armées qu'il soit possible d'imaginer; mais que les efforts de ces armées, sont en grande partie paralysés par suite du fait qu'elles ne sont pas convenablement appuyées; en troisième lieu, que l'on s'est montré fatalement imprévoyant relativement au but de la présente guerre—qui est de la plus grande importance, comme la marche des allemands nous l'a fait voir; en quatrième lieu, qu'il est nécessaire qu'un homme d'Etat émerge—qui soit obéi; qui prenne la direction des affaires sans entraver l'action des chefs militaires; mais qui puisse effectuer l'organisation de nos forces aussi bien, si non mieux que ne l'ont fait les allemands—qu'il émerge un homme d'Etat qui soit désintéressé et mette de côté toute préférence personnelle—ce qui n'a pas été fait en Angleterre, même parmi ceux occupant le premier rang; en cinquième lieu, que les dominions autonomes de l'empire—qui ont aidé autant qu'ils l'ont pu la mère patrie; dont les vues larges contrastent avec les vues étroites d'insulaires, qui ont trop prévalu jusqu'à présent dans le centre de l'empire—devraient être représentés dans les conseils de l'empire, afin de faire connaître ce qu'ils pensent de la terrible crise dont la gravité est si imparfaitement comprise.

Sir Herbert n'est pas, toutefois, un pessimiste au point de douter que l'empire sorte finalement triomphant du présent conflit européen. Il se place simplement, comme il le dit, au point de vue d'un anglais qui désire que des mesures soient prises pour, que l'Angleterre se mette en état, comme le font les Allemands, de faire des efforts proportionnés à l'importance extrême de l'enjeu qu'il y a à gagner dans la présente guerre.

"Comment, sir Herbert, le peuple anglais juge-t-il l'importance de cette guerre?"

"Il la juge légèrement, et il ne la comprend pas."

"Est-il possible qu'après douze mois de guerre, il ne se rende pas encore compte de sa terrible importance?"

"La chose est évidente.

"Pouvez-vous dire quelle est la raison de cette espèce d'indifférence?"

"C'est dû à la corruption de la politique de parti, à la politique ayant le seul intérêt privé en vue", fut la réponse.

"Vous pouvez considérer notre politique, ici comme passablement mauvaise", reprit sur un ton très grave, sir Herbert; "mais la politique de la mère patrie l'est beaucoup plus encore—elle est entièrement corrompue. Les hommes même les plus haut placés ne visent que l'intérêt de parti, les positions et les votes. Ils sont dominés par leurs affiliations politiques. Dans un temps aussi critique que celui que nous traversons, ces politiciens ne cherchent qu'à entraver ceux qui sont mûs par le patriotisme et non par l'intérêt de parti, ou par des considérations sordides et mesquines."

"Puis, on n'apprécie pas la nature du présent conflit mondial."

"J'ai parlé à plusieurs au sujet du résultat à attendre", ajouta sir Herbert.—"On m'a dit que l'on ne voyait pas clairement quel sera ce résultat; mais j'ai répliqué que nous sortirions